

# À l'ombre de Manchester

## La quête des origines de Jeanette Winterson

**Isabelle Le Pape** (Bibliothèque Nationale de France)

**Résumé :** Associée à la révolution industrielle et richement décrite dans *La situation de la classe laborieuse en Angleterre* (1844) de Friedrich Engels, Manchester a été le théâtre de luttes individuelles et collectives. Dès le XIX<sup>e</sup> siècle, la ville inspire indéniablement les écrivains, d'Elizabeth Gaskell, qui en fait le décor de *Mary Barton* (1848) et de *North and South* (1855) à Jeanette Winterson, dont l'histoire personnelle est étroitement liée à cette ville rude du nord de l'Angleterre. Nous étudierons les perceptions de la ville chez Winterson dans *Why Be Happy When You Could Be Normal ?* (2011) en lien avec sa quête identitaire et nous tenterons de comprendre comment cette écriture à caractère autobiographique renouvelle les codes du roman contemporain.

**Mots-clés :** inité, identité, industrie – ville

**Abstract:** Related to the industrial revolution and mostly portrayed in Friedrich Engels's *The Condition of the Working Class in England* (1844), Manchester has been the theater of individual and collective struggles. Since the 19<sup>th</sup> century, the city has undeniably inspired many writers from Elizabeth Gaskell, who made Manchester the background of her novels *Mary Barton* (1848) and *North and South* (1855) to Jeanette Winterson, whose life is closely linked to this rough city of the north of England. We will examine Winterson's perceptions of the city in *Why Be Happy When You Could Be Normal?* (2011) in relation to her quest for identity and we will try to unravel how this autobiographical tale rewrites the codes of the contemporary novel.

**Keywords:** emininity, identity, industry, city

## Le nord littéraire : un arrière-plan austère

Le nord de l'Angleterre a longtemps influencé les écrivains, qui en ont fait une toile de fond chargée des fumées industrielles et marquée par les rudes collines du Yorkshire balayées par les vents. Décor indéniablement associé aux *Wuthering Heights* (1847) d'Emily Brontë ou témoin des relations conflictuelles entre les protagonistes de *North and South* (1855) d'Elizabeth Gaskell, le Nord et les alentours de Manchester ont un caractère sauvage et inhospitalier. Gaskell faisait déjà un portrait sans concession de cette ville peu attrayante sous les traits imaginaires de Milton. L'héroïne, Margaret Hale, était contrainte de suivre son père pasteur après une enfance passée dans un hameau du sud de l'Angleterre pour s'installer dans la ville industrielle du nord. Elle y découvrait un univers âpre et brutal auquel rien ne la préparait. En témoignant de sa relation à la ville à travers la perception de son héroïne, Gaskell montrait le rejet que l'on pouvait éprouver à la simple évocation de Manchester :

Tu ne penses tout de même pas que l'air enfumé d'une ville industrielle comme Milton-Northern, où l'on ne voit que de la crasse et des cheminées sera meilleur que celui qu'on respire ici ! [...] Quelle idée d'aller vivre au milieu d'usines et de manufacturiers!

En faisant de Manchester et de sa région le décor de deux de ses principaux récits (*Oranges Are Not The Only Fruits* [1985] et *Why Be Happy When You Could Be Normal ?* [2011]), Jeanette Winterson place d'emblée ses récits sous le signe d'une certaine âpreté et effectue un véritable travail de reconstitution à partir de sa mémoire fragmentaire d'une ville finalement peu connue, puisqu'elle n'y a vécu que quelques semaines. En étudiant différents passages relatifs à Manchester et ses environs dans ces deux récits, nous tenterons de comprendre comment cet arrière-plan industriel entre en résonance à la fois avec des pans de l'histoire littéraire liée à cette région du nord et avec sa propre histoire. Nous verrons de quelle manière cette ville peut s'imbriquer à sa quête des origines et comment son regard intègre les modifications urbaines récentes.

## I Attrait et dégoût pour une ville industrielle

La ville de Manchester, qui a modifié le paysage rural et ses alentours, fascine et déroute. Son histoire industrielle a engendré cette inéluctable modification du tissu urbain et des conditions de vie, comme en témoignait également Flora Tristan, femme de lettre et militante socialiste française, en réalisant en 1840 une véritable enquête sociale sur les quartiers dévolus aux ouvriers dans *Promenades dans Londres*. Elle, qui fut ouvrière dans les filatures et les imprimeries, s'avère une militante engagée, s'inspirant des idées de Mary Wollstonecraft, et se montre attentive aux conditions de vie des habitants dans les villes industrielles :

La division du travail poussée à l'extrême limite, et qui a fait faire des progrès si immenses à la fabrication, a annihilé l'intelligence, pour réduire l'homme à n'être qu'un engrenage de machines [...] Il faut avoir visité les villes manufacturières, vu l'ouvrier à Birmingham, à Manchester, à Glasgow, à Sheffield, dans le Strattfordshire. Etc. pour se faire une juste idée des souffrances physiques et de l'abaissement moral de cette classe de la population<sup>2</sup>.

Comme Flora Tristan au XIX<sup>e</sup> siècle, Jeanette Winterson relate des pans de son existence qui sont intrinsèquement liés à la brutalité de Manchester et de ses environs. Elle va jusqu'à dépeindre la vapeur, les rangées de maisons ouvrières, le bruit et la fumée sous l'image d'un « enfer du Nibelheim », ce monde souterrain peuplé par les nains forgerons des Nibelungen :

L'essor du textile au début du dix-neuvième siècle a englouti les villages environnants et les hameaux satellites dans une vaste machine très lucrative. Jusqu'à la Première Guerre mondiale, soixante-cinq pour cent de la production mondiale de coton étaient transformés à Manchester. On la surnommait Cotonopolis. Imaginez-la – les gigantesques usines qui fonctionnaient à la vapeur, éclairées au gaz, et jetées entre elles, les rangées de maisons ouvrières adossées les unes aux autres. La crasse, la fumée, la puanteur de la teinture et de l'ammoniaque, du soufre et du charbon. L'argent, le travail qui continue de nuit comme de jour, le bruit assourdissant des filatures, des trains, des trams, des chariots sur les pavés, de l'activité humaine grouillante, incessante, un enfer du Nibelheim, et le labeur triomphal de la force ouvrière et de la détermination<sup>3</sup>.

L'image d'une « vaste machine très lucrative » déshumanise Manchester, dont le passé économique est à la fois glorifié à travers l'image des « gigantesques usines », l'évocation du travail incessant et du « labeur triomphal », tout en étant critiquée

pour les conditions de vie qui en résultent, c'est-à-dire la promiscuité, la « crasse », la « puanteur », le « bruit assourdissant » et, pour finir, l'image de l'enfer du Nibelheim. En reprenant les visions des fumées industrielles, des usines et de l'activité ouvrière qui se déploie à Manchester, Winterson ne risque-t-elle pas de perpétuer les visions du nord de l'Angleterre déjà proposées dans la littérature, notamment chez Gaskell ? En évoquant la figure de sa mère biologique sous les traits d'une ouvrière exploitée, l'auteur assume sans détour le déterminisme économique et place son récit sous le signe d'un ancrage au territoire où elle a vu le jour, démontrant avec opiniâtreté l'influence de ce contexte industriel sur son existence :

Quoiqu'en disent les experts en mondialisation, l'endroit où nous venons au monde – l'environnement dans lequel nous venons au monde, le lieu, l'histoire du lieu, la façon dont cette histoire s'accouple à la nôtre – laisse sa marque sur ce que nous sommes. Ma mère biologique était opératrice sur machine dans une usine. Mon père adoptif a été cantonnier, puis il a fait les trois huit à la centrale électrique où il pelletait du charbon. Il travaillait dix heures par jour, faisait des heures supplémentaires quand il le pouvait économisait le prix du bus en parcourant près de vingt kilomètres aller-retour et ne gagnait jamais assez pour se permettre d'acheter de la viande plus de deux fois par semaine ou pour se payer des vacances plus exotiques qu'une semaine par an à la mer<sup>4</sup>.

La vie des ouvriers et des travailleurs dans des conditions difficiles fait indéniablement écho aux remarques notées par Flora Tristan en 1840, lorsqu'elle décrit l'immensité de la ville industrielle, devenue hors de proportion, démesurée, submergée par la puissance des machines :

L'Angleterre n'a plus de grandeur qu'en industrie ; mais elle est gigantesque, vue dans les instruments dus à l'esprit mathématique des temps modernes, instruments magiques qui pétrifient tout autour d'eux ! Les docks, les chemins de fer, les immenses proportions des manufactures donnent l'idée de l'importance du commerce et de l'industrie britanniques. La puissance des machines, leur application à tout étonnent et frappent l'imagination de stupeur<sup>5</sup> !

On y retrouve la notion de gigantisme et l'évocation des machines et des trains, comme dans les descriptions de Winterson, avec cette même fascination pour l'histoire du développement économique propre à cette région incarnée par cette ville qui « pétrifie » et « frappe l'imagination » par sa puissance et « ses instruments magiques ». Nul doute que Winterson s'approprie ici un imaginaire littéraire et s'affilie aux auteurs du terroir, tout en avançant prudemment l'idée d'un déterminisme social.

## I Une quête des origines

Il convient de rappeler les conditions d'arrivée au monde de l'écrivain dans cette ville industrielle qu'est Manchester, pour être adoptée et emmenée dans une localité proche située dans le Lancashire : « J'avais plus de dix semaines mais moins de dix mois quand on est venu me chercher à Manchester pour m'emmener à Accrington<sup>6</sup>. » De ce déracinement initial naît une intense colère et un sentiment d'étrangeté au monde, dans un contexte social et culturel dominé par la frugalité et le poids de la religion pentecôtiste. Toutefois, le lien à la mère biologique semble persister et s'imposer, tout comme la relation ambivalente à la ville de Manchester. Ainsi Winterson affirme-t-elle s'apparenter à la classe ouvrière dont sa mère biologique faisait partie : « Nous étions la classe laborieuse. Nous étions la marée humaine à l'entrée de l'usine<sup>7</sup>. » Dans ce « nous » qui l'associe à l'image de sa mère, c'est auprès de toute une communauté imaginaire de femmes

ouvrières que l'auteur revendique son identité féminine qui s'exprime à travers une classe sociale. Ainsi, l'arrière-plan industriel de Manchester joue-t-il un rôle dans l'expression d'une appartenance au sexe féminin, pourtant associé à une « marée humaine » qui travaille dans des conditions difficiles et semble résignée. Au travers de sa quête identitaire autour des origines, Winterson va trouver une filiation avec cette mère biologique dont elle n'avait quasiment aucune trace et s'interroger sur sa propre féminité. Il lui est difficile de se sentir proche d'une mère adoptive vindicative, prise dans une folie religieuse, qui impose ses décisions à la famille et qui s'oppose systématiquement aux volontés d'émancipation de sa fille. Winterson revendique, dès lors, cette transmission complexe du féminin et assume sa filiation avec une mère ouvrière dans le contexte d'une réalité sociale difficile. Après enquête, elle reconstitue le parcours de cette jeune mère qui l'a mise au monde avant de la confier à l'adoption et évoque cette figure maternelle avec un langage familier, pétri d'expressions rurales (« petite créature rougeaude » ; « comme une chatte met bas »), où l'on sent une certaine tendresse :

Ma mère biologique, m'avait-on dit, était une petite créature rougeaude sortie des filatures du Lancashire, qui à dix-sept ans avait accouché de moi comme une chatte met bas. Elle était originaire de Blakely, le village où la reine Victoria avait fait confectionner sa robe de mariage, même si à la naissance de ma mère puis à la mienne, Blakely n'avait plus rien d'un village. La campagne avait été intégrée de force à la ville – c'est l'histoire de l'industrialisation et elle est pleine de désespoir, d'excitation, de brutalité et de poésie, et je porte en moi toutes ces choses<sup>8</sup>.

On découvre pêle-mêle l'image de la ville, qui engloutit la campagne environnante mais aussi le portrait touchant d'une jeune ouvrière désemparée. L'écriture semble avoir pour rôle d'aider le lecteur à comprendre les motivations de cet abandon initial tout en servant d'appui à la narratrice. Les retrouvailles avec la mère adoptive apparaissent dès lors comme une ouverture dans un quotidien de lutte contre les préjugés et le conditionnement religieux.

## I *Man-ceaster*

En retraçant sa quête des origines, Jeanette Winterson se démarque sans détour des écrivains qui ont fait de Manchester le décor de leurs romans. Originaire de cette ville qu'elle a peu connue et dont elle sent toutefois l'influence sur son environnement familial et quotidien, l'écrivain adopte parfois un ton détaché qui rappelle la neutralité des dictionnaires lorsqu'elle dresse le portrait de Manchester en retraçant son histoire et sa puissance économique, comme s'il s'agissait de prendre la ville comme objet d'étude et d'en cerner la spécificité avec une justesse géographique et sociologique :

Je suis née à Manchester en 1959. C'était un bon endroit pour venir au monde. Manchester est située au sud du nord de l'Angleterre. L'esprit des lieux renferme une contradiction – l'imbrication nord-sud – qui la rend sauvage, provinciale et pourtant connectée, ouverte sur le monde. Manchester a été la première ville industrielle au monde ; ses filatures et ses manufactures l'ont transformée autant qu'elles ont transformé le destin de la Grande-Bretagne. Parcourue de canaux, Manchester possédait un accès facile au grand port de Liverpool et des lignes ferroviaires qui transportaient les penseurs et les hommes d'action jusqu'à Londres<sup>9</sup>.

Il semble nécessaire de passer par ce froid préambule sur la ville dont le caractère « sauvage » et renfermé tranche avec la notion de connexion et d'ouverture sur le monde. L'histoire de la ville, qui a subi d'intenses transformations, est intimement liée au destin de l'écrivain, dont le parcours complexe en quête de son identité,

est à l'image de Manchester, prise à la fois dans le repli et l'ouverture. Tout se passe donc comme si, en dressant le portrait de cette ville industrielle, Winterson tentait d'y trouver des réponses au manque d'éléments constitutifs de sa propre histoire. Elle place ainsi le lecteur dans une situation de spectateur attentif aux conditions socio-économiques, le prenant pour témoin d'une histoire douloureuse. Manchester reste donc invariablement en arrière-plan du récit, comme si la ville surplombait les péripéties qui vont suivre :

L'âpreté de la vie à Manchester, où rien ne se dérobaît à la vue des autres, où les succès et les humiliations de cette nouvelle réalité incontrôlable s'épalaient partout, cette âpreté a fait basculer la ville dans un radicalisme qui, sur le long terme, est devenu plus important que son commerce du coton<sup>10</sup>.

Mais cette référence récurrente à Manchester n'aurait-elle pas également pour but d'amoindrir les responsabilités de la mère adoptive de Jeanette ? En faisant mention des conditions socio-économiques et de cet impact de l'industrie sur les vies des habitants du Lancashire, Winterson ne cherche-t-elle pas à trouver des excuses extérieures à la cellule familiale afin de contrer le pouvoir malfaisant d'une mère qui a voué son enfant à Dieu ? Dans tous les cas, c'est avec une attention particulière à la musicalité des mots, qu'elle effectue une analyse du nom de la ville, traduisant sa dureté et sa force mais la plaçant aussi sous le signe de ce pouvoir maternel surpuissant : « On l'appelait Man-cestar – Mann désignant la mère, le sein, la force vitale... l'énergie<sup>11</sup>. » Industrielle, productrice, marquée par la puissance, Manchester est ici évoquée avec un rythme scandé, dans une phrase hachée, son nom écartelé jusqu'à être manipulé. Féminisée, Manchester est dès lors assimilée à une sphère maternelle surpuissante et son évocation retentit avec la quête identitaire de Winterson et sa relation difficile au féminin. Dès lors, les combats relatés dans cette écriture parfois impulsive et, dans une grande mesure, cathartique, sont menés dans le cadre du contexte social brossé en entrée du récit. La conquête de la féminité passe par cette découverte des relations souvent violentes entre les hommes et les femmes dans ces villes industrielles du nord. Comme l'explique Katharine Cockin, en littérature, le nord de l'Angleterre est marqué par cette domination des femmes sur les hommes : « dans certains textes littéraires, le nord de l'Angleterre a été positionné comme un territoire colonisé, sans doute avec un potentiel pour la rébellion, à certains moments configuré en tant que paysage dominé par le féminin et à d'autres avec le masculin comme subalterne<sup>12</sup>. » Ces représentations littéraires du Nord développées autour de romans régionaux et industriels durant le XIX<sup>e</sup> siècle ont également contribué aux tendances documentaires sur les classes ouvrières de ces villes industrielles, que reprend Winterson dans son récit et qui l'ont également formée à cet univers violent :

La classe ouvrière du nord de l'Angleterre était un monde souvent brutal. Les hommes battaient les femmes – ou, comme disait D. H. Lawrence, leur donnaient une « petite tape » - pour les remettre à leur place. Moins souvent, mais pas si rarement, les femmes battaient les hommes et si cela entraînait dans la morale générale du « Je l'ai pas volée, celle-là » - ivrognerie, infidélité, argent du foyer dilapidé au jeu – alors les hommes acceptaient les coups<sup>13</sup>.

En se revendiquant également lesbienne et en faisant le récit de ses premières relations amoureuses, qu'elle assumait avec force, Winterson démontre son appartenance à une vision de la féminité propre à cette culture du nord, où les femmes n'ont pas peur de s'affirmer ou de se battre : « J'étais une femme. J'étais une femme issue de la classe ouvrière. J'étais une femme qui souhaitait aimer les femmes sans se sentir coupable ni ridicule<sup>14</sup>. » C'est avec cette longue série de répétitions que

Winterson témoigne de son courage qui l'a poussée à assumer ses orientations sexuelles tout comme à comprendre son histoire et à découvrir ses origines malgré les non-dits qui pesaient sur sa famille d'adoption. Son récit autobiographique ne se limite donc pas à un simple panorama des conditions de vies dans les années 1960 dans le Nord de l'Angleterre, il offre le témoignage d'un combat identitaire en tant que femme et en tant que lesbienne et fait en cela de Winterson une icône féministe.

## I Manchester métamorphosée

Les écrivains et philosophes comme Elizabeth Gaskell et Friedrich Engels ont su décrire avec une large palette d'images et de sensations le dégoût que peut inspirer Manchester, décrivant les fumées, la pollution, la saleté et le bruit mais aussi les personnes qui la subissent. Lorsque Jeanette Winterson retourne à Manchester, une fois adulte, afin de rencontrer sa mère biologique, la ville ne brille plus par sa puissance mais semble dévalorisée, comme abandonnée, ruinée et décevante :

Manchester, entre frime et ruine. Les entrepôts et les bâtiments municipaux ont été reconvertis en hôtels, bars ou appartements de grand standing. Le centre-ville bruyant, rutilant et criard, respire la réussite et affiche sa richesse comme la ville l'a toujours fait du jour où elle est devenue le moteur de l'Angleterre. Éloignez-vous un peu et les destins divergents de Manchester vous sautent aux yeux. Les rangées de maisons mitoyennes modestes et solides ont été rasées par des tours d'habitation et des culs-de-sac, des centres commerciaux et des salles d'arcade<sup>15</sup>.

Dans ce passage, qui se situe vers la fin du récit, la relation à la ville s'est modifiée, comme sous l'influence de la relation à la mère biologique, qui s'ouvre sur une rencontre. Le retour vers les origines implique une réorganisation à la fois psychique et sensorielle, qui impacte la perception de Manchester. Ressentie dans un présent indistinct, mal définie, contrairement aux premières descriptions du récit, Manchester devient une ville impersonnelle, qui a perdu son identité et sa force créatrice. On y découvre des changements sur le plan de l'urbanisme, avec des bâtiments rasés, d'autres reconvertis pour laisser la place à une réussite qui semble factice et trompeuse. Contrairement aux premières descriptions de Manchester avec ses travailleurs et ses habitants, donnant l'image d'une foule énergique, ici la ville est déshumanisée, réduite à des bâtiments et des ruines urbaines, où les habitants semblent avoir perdu leur place et se retrouvent aliénés dans cette ville qui a changé.

De temps à autre, seul, échoué ici ou là, un bâtiment imposant indique Mechanic's Institute ou Coopérative. Il y a un viaduc, un bosquet de bouleaux, un mur en pierre noircie ; des vestiges de vestiges. Un entrepôt qui vend des pneus, un hypermarché, le panneau d'une station de taxis, un bureau de paris, des gamins à skateboard qui n'ont jamais connu d'autre vie que celle-ci. Des hommes d'un âge avancé, la mine perplexe. Comment en sommes-nous arrivés là<sup>16</sup> ?

Ce sentiment n'est pas loin de celui éprouvé par Iain Sinclair, écrivain et sociologue, qui propose un regard sur Londres et ses abords dans *London Orbital* (2002). La ville désincarnée repousse l'écrivain qui arpente sa périphérie : « La ville se retourna comme un gant. Rebut rejeté en périphérie. Un voyage, une provocation. Une évasion. Continue d'avancer, me dis-je, jusqu'à ce que tu atteignes le bitume, le cercle extérieur. Le point où Londres se délite, renonce à ses fantômes<sup>17</sup>. » Mais contrairement à Sinclair, le regard de Winterson est nourri de ses souvenirs et de ses émotions. Si Sinclair consulte la ville comme un livre dont il tenterait de décoder les messages, pour Philippe Vasset, c'est qu'il :

pratique la ville non comme une exposition, une suite de tableaux qu'il conviendrait de commenter pour l'édification d'un lectorat inculte, mais comme une inépuisable bibliothèque dont, éternel étudiant, il compulsait frénétiquement les volumes. Il feuillette les lieux comme des livres, identifiant d'un seul coup d'œil les couches d'histoires et d'informations accumulées qui constituent un quartier<sup>18</sup>.

À l'inverse, Winterson va au-delà des informations sur Manchester et évoque de manière partielle son exploration de la ville, tant elle est accaparée par un travail de réflexion sur ses propres origines. Néanmoins, elle témoigne de sa colère lorsqu'elle y retourne peu après avoir découvert où vit sa mère biologique, exaspérée par les « rambardes métalliques » et les « logements sociaux laids » :

Je suis gagnée par la même colère que lorsque je retourne dans la ville qui m'a vue grandir, à trente kilomètres de là. Qui finance ce vandalisme municipal et dans quel but ? Pourquoi les honnêtes gens ne peuvent-ils pas vivre dans un environnement décent ? Pourquoi tout ce goudron, ces rambardes métalliques, ces logements sociaux laids et ces centres commerciaux ? J'aime le nord industriel de l'Angleterre et je déteste voir ce qu'il est devenu<sup>19</sup>.

Cette expérience de la disparition de la ville était déjà préfigurée dans des moments d'enfance évoqués par Winterson, lorsqu'elle grimpeait avec sa mère par-delà les collines qui cernent la ville :

Ma mère et moi nous dirigeons vers la colline qui dominait notre rue. On habitait une ville volée aux vallées, pelotonnées sur elle-même, pleine de cheminées, de petites boutiques et de maisons sans jardins adossées les unes aux autres. Les collines nous entouraient de toutes parts ; la nôtre s'élançait vers la chaîne Pennine, ponctuée çà et là par une ferme ou un vestige de la guerre [...] La ville ressemblait à une grosse tache dont les rues s'écartaient pour s'enfoncer dans la verdure et escalader les pentes [...] Lorsqu'on monte sur la colline et qu'on regarde en bas, on peut tout voir, comme Jésus sur le pinacle, sauf que ce n'est pas vraiment beau. Sur la droite, il y avait le viaduc et sous le viaduc le terrain d'Ellison où la fête foraine avait lieu une fois par an<sup>20</sup>.

Winterson traduit son lien à une ville du nord de l'Angleterre avec un regard minutieux, explorant dans une vue aérienne cette ville coincée au creux des collines, repliée sur elle-même et aussi imparfaite qu'une « grosse tache ». On le voit, sa quête des origines a profondément marqué son lien à Manchester, dont les ruines urbaines et le caractère déshumanisé résonnent avec l'impression de dévastation parfois ressentie par l'auteur, au fil de ces combats. Dans cette mise à mal de l'image de la ville, les facultés de perception semblent menacées sous le poids d'une quête identitaire qui impacte l'énergie vitale.

## I Un réalisme magique

En contrepoint des descriptions réalistes de Manchester, le lecteur est souvent baigné dans une langue chatoyante, faite d'images poétiques mêlant influences bibliques, légendes rurales et souvenirs d'enfance. Malgré la monotonie de ce décor industriel, la jeune Jeanette a développé cette capacité à s'intéresser au monde environnant et à le traduire en mots. Elle relate ainsi son regard d'enfant fascinée par la présence des usines et de leurs fumées, par les maisons d'ouvriers identiques et par la proximité des collines sauvages du Yorkshire. Ayant passé son enfance à Accrington, petite bourgade du Lancashire, Jeanette a appris à aimer « ce paysage typiquement gris, sans relief ni charme du nord industriel<sup>21</sup>. » Il n'ouvre pas d'emblée sur l'imaginaire. Il faut dire que les collines qui bordent Manchester sont rudes et inhospitalières et se prêtent peu à la rêverie : « C'est

un paysage de peu de mots, taciturne, réticent. Il n'a pas la beauté évidente<sup>22</sup>. » Si certains auteurs en ont exploré la poésie, comme Emily Brontë dans ses poèmes<sup>23</sup>, ce paysage en toile de fond n'est pas le plus propice à l'exploration du langage. Même lorsque la narratrice tente d'évoquer l'invitation au rêve des collines, celles-ci exercent moins de fascination que les usines : « Il subsiste un lieu où rêver : les Pennines du Lancashire. Basses, au poitrail luisant, massives, dures, la crête des collines toujours visible comme un observateur brusque qui aime quelque chose qu'il ne peut défendre, mais reste quand même, voûté au-dessus de la laideur créée par l'humanité<sup>24</sup>. » En effet, l'interdiction par la mère adoptive d'approcher du quartier des usines va paradoxalement exercer une attirance et susciter une ouverture au langage. Jeanette associe les usines au repaire des démons, sous l'influence des récits emprunts des images bibliques de sa mère : « Je n'avais pas le droit d'aller toute seule du côté du Quartier aux Usines et cette nuit, lorsque la pluie a commencé à tomber, j'ai cru comprendre pourquoi. Si les démons avaient un repaire quelque part sur terre, c'était sûrement ici<sup>25</sup>. » À de nombreuses reprises, l'image des Enfers ou du Diable apparaît, soit étroitement liée au paysage industriel de Manchester et d'Accrington, soit projetée sur l'image de Jeanette enfant. Cette association de la ville et de l'enfant aux éléments diaboliques par la mère adoptive influe sur l'écriture, qui combine une approche froide et distanciée du récit avec des échappées imaginaires pétries d'influences bibliques, littéraires et poétiques, qui donnent à l'écriture de Winterson ses caractéristiques postmodernes et qui concourent à transfigurer l'enfance relatée de l'auteur. Dès lors, l'écriture de Winterson ne serait-elle pas à l'image de la ville de Manchester, qui a connu une révolution modifiant son environnement urbain en la précipitant dans une modernité industrielle d'une ampleur inégalable ? Comme la ville, l'écriture a subi des altérations, palpables dans la manière dont les références bibliques s'entrechoquent avec des points de vue socio-économiques et un contexte historique précis. Tout comme Manchester, qui a connu également le déclin et se trouve remodelée avec des ruines industrielles attestant de son passé glorieux, l'écriture de Winterson s'apparente à un « récit de naufrage » : « J'en ai donné ma version – fidèle et inventée, exacte et faussée par la mémoire, par épisodes non chronologiques. Je me suis racontée sous les traits de l'héroïne comme dans n'importe quel récit de naufrage<sup>26</sup>. » Par ailleurs, au flou des délimitations entre la campagne sauvage et la ville répond le brouillage de la temporalité du roman *Oranges Are Not The Only Fruits* (1985). Comme le souligne Christine Reynier, « ce brouillage de l'origine de l'énonciation va de pair avec celui de l'origine temporelle du récit [...]. Le récit se ramifie et, plutôt que linéaire, devient rhizomatique, et ce faisant, efface tout repère temporel précis<sup>27</sup>. » Winterson fait une force de cet effacement des limites entre récit circonstancié et échappées lyriques. Tissée d'intertextualité, l'écriture de Winterson propose ainsi une nouvelle approche de Manchester, entre réalisme sociologique et souvenirs traumatiques et fait de la mémoire précise qu'elle a de la ville et de ses conditions de vie un écho à sa mémoire blessée, que le travail d'écriture réactive dans une réorganisation des souvenirs.

## I Conclusion

Conjuguant des considérations sociales et historiques sur Manchester et une réflexion autobiographique, l'écriture de Jeanette Winterson étonne par sa franchise de ton et son style lyrique. Mais c'est avant tout la question de l'identité que pose l'écrivain dans *Why Be Happy When You Could Be Normal?* en écho à son premier roman *Oranges Are Not The Only Fruit*, dans lequel elle brossait l'enfance d'une Jeanette livrée à l'influence de la folie religieuse de sa mère.



Saturés par la présence de la figure maternelle incapable d'amour, ces deux récits à teneur autobiographique relatent une enfance éprouvante et la quête d'une identité sexuelle, sociale et littéraire. On a pu mesurer l'influence de l'arrière-plan de la ville industrielle de Manchester et de sa région sur le réalisme distancié de l'auteur, dans une langue parfois imprégnée par le langage rural du Lancashire. Au moyen de ces évocations d'un passé marqué par la révolution industrielle et par l'utilisation de nombreuses répétitions, avec des phrases qui semblent bégayer, c'est finalement cette longue tentative de reconstitution des lieux qui donne à cette quête identitaire un aspect protéiforme et qui confère à l'écriture une puissance évocatrice tout comme une force cathartique. ●

<sup>1</sup> Gaskell Elizabeth, *Nord et Sud*, Paris, Fayard, 2005, p. 77. Trad. Françoise du Sorbier ("You can't think the smoky air of a manufacturing town, all chimneys and dirt like Milton Northern, would be better than this air, which is pure and sweet, if it is too soft and relaxing. Fancy living in the middle of factories, and factory people." Gaskell Elizabeth, *North and South*, London, Dent, p. 41.)

<sup>2</sup> Flora Tristan, *Promenades dans Londres*, Paris, Gallimard, 2008, p. 56-57.

<sup>3</sup> Winterson Jeanette, *Pourquoi être heureux quand on peut être normal ?* Paris, Éditions de l'Olivier, 2012, p. 25. Trad. Céline Leroy ("The textile boom of the early nineteenth century sucked all the surrounding villages and satellite settlements into one vast moneymaking machine. Until the First World War, 65 per cent of the world's cotton was processed in Manchester. Its nickname was Cottonopolis. Imagine it – the vast steamed-powered gaslit factories and the back-to-back tenements thrown up in between. The filth, the smoke, the stink of dye and ammonia, sulphur and coal. The cash, the ceaseless activity day and night, the deafening noise of looms, of trains, of tramps, of wagons on cobbles, of teeming relentless human life, a Niebelheim hell, and a triumphant work of labour and determination." Winterson Jeanette, *Why Be Happy When You Could Be Normal?* London, Jonathan Cape, 2011, p. 14.)

<sup>4</sup> Winterson Jeanette, *op. cit.*, p. 27. ("Where you are born – what you are born into, the place, the history of the place, how that history mates with your own – stamps who you are, whatever the pundits of globalisation have to say. My birth mother worked as a machinist in a factory. My adoptive father labored as a road mender, then shovelled coal at the power station on shift work. He worked ten hours at a stretch, did overtime when he could, saved the bus fare by biking six miles each way, and never had enough money for meat more than twice a week or anything more exotic than one week a year at the seaside." Winterson Jeanette, *Why Be Happy When You Could Be Normal?*, *op. cit.*, p. 16.)

<sup>5</sup> Tristan Flora, *op. cit.*, p. 62.

<sup>6</sup> Winterson Jeanette, *op. cit.*, p. 29. ("Sometime, between six weeks and six months old, I got picked up from Manchester and taken to Accrington." Winterson Jeanette, *Why Be Happy When You Could Be Normal?* *op. cit.*, p. 18-19.)

<sup>7</sup> Winterson Jeanette, *op. cit.*, p. 27. ("We were the working class. We were the mass at the factory gates." Winterson Jeanette, *op. cit.*, p. 16.)

<sup>8</sup> *Ibid*, p. 28. ("My birth mother, they told me, was a little red thing from out of the Lancashire looms, who at seventeen gave birth to me, easy as a cat. She came from the village of Blakeley [...] The country forced into the city – that is the story of industrialization, and it has a despair in it, and an excitement in it, and a brutality in it, and poetry in it, and all of those things are in me." *Ibid*, p. 17.)

<sup>9</sup> Winterson Jeanette, *Pourquoi être heureux quand on peut être normal ?* *op. cit.*, p. 23. ("I was born in Manchester in 1959. It was a good place to be born. Manchester is in the south of the north of England. Its spirit has a contrariness in it – a south and north bound up together – at once untamed and unmetropolitan; at the same time, connected and wordly. Manchester was the world's first industrial city; its looms and mills transforming itself and the fortunes of Britain. Manchester had canals, easy access to the great port of Liverpool, and railways that carried thinkers and doers up and down to London. Its influence affected the whole world." Winterson Jeanette, *op. cit.*, p. 13.) Winterson Jeanette, *Why Be Happy When You Could Be Normal?* *op. cit.*, p. 23.

<sup>10</sup> *Ibid*, p. 26. ("The rawness of Manchester life, where nothing could be hidden out of sight, where the successes and the shames of this new uncontrollable reality were everywhere, pitched Manchester into a radicalism that became more important in the long run than its cotton trade." *Ibid*, p. 15.)

<sup>11</sup> *Ibid*, p. 24. ("This was Mam – ceaster – and Mam is mother, is breast, life force... energy." *Ibid*, p. 14.)

<sup>12</sup> Cockin Katharine, *The Literary North*, Houndmills, Basingstoke; New York, Palgrave Macmillan, 2012, p.11. Traduction de l'auteur ("In some literary texts, the north of England has been positioned as a colonized territory, perhaps with the potential for rebellion; sometimes configured as a dominated feminine landscape and at others as the masculine subaltern.")

<sup>13</sup> Winterson Jeanette, *Pourquoi être heureux quand on peut être normal ?* *op. cit.*, p. 59. ("The wor-

king-class north of England was a routinely brutal world. Men hit women – or as D. H. Lawrence called it, gave them “a dab” – to keep them in their place. Less often, but not unknown, women hit men, and if it was in the general morality of “I deserved that” – drunkenness, womanizing, gambling the housekeeping money – then the men accepted the thumb.” Winterson Jeanette, *Why Be Happy When You Could Be Normal?* *op. cit.*, p. 46.)

<sup>14</sup> Winterson Jeanette, *op. cit.*, p. 155-156. (“I was a woman. I was a working-class woman. I was a woman who wanted to love women without guilt or ridicule.” Winterson Jeanette, *op. cit.*, p. 133.)

<sup>15</sup> *Ibid*, p. 240. (“Manchester is either bling or damage. The warehouses and civic buildings have become hotels and bars or fancy apartments. The centre of Manchester is noisy, shiny, brash, successful, flaunting its money as it always did from the moment it became the engine of England. Travel out further, and the changing fortunes of Manchester are evident. The decent rows of solid terraces have been slum-cleared and replaced with tower blocks and cul-de-sacs, shopping compounds and gaming arcades.” *Ibid*, p. 212.)

<sup>16</sup> *Ibid*, p. 240-241. (“Now and again, forlorn and marooned, there’s a four-square stone building that says Mechanic’s Institute or Co-operative Society. There’s a viaduct, a cluster of birch-trees, a blackened stone wall; the remains of the remains. A tyre warehouse, a giant supermarket, a minicab sign, a betting shop, kids on skateboards who have never known life any other way. Old men with bewildered faces. How did we get here.” *Id.*)

<sup>17</sup> Sinclair Iain, *London Orbital*, Babel, Paris, 2010, p. 15. Trad. Maxime Berrée (“The city turned inside-out. Rubbish blown against the perimeter fence. A journey, a provocation. An escape. Keep moving, I told myself, until you hit tarmac, the outer circle. The point where London loses it, gives it up its ghosts.” Sinclair Iain, *London Orbital: a walk around M25*, London, Penguin books, 2003, p. 3.)

<sup>18</sup> Vasset Philippe, in Iain Sinclair, *op. cit.*, p. 728.

<sup>19</sup> Winterson Jeanette, *op. cit.*, p. 241. (“I feel the same anger I feel when I go back to my home town twenty miles away. Who funds municipal vandalism and why? Why can decent people not live in decent environments? Why is it tarmac and metal railings, ugly housing estates and retail parks? I love the industrial north of England and I hate what has happened to it.” Winterson Jeanette, *op. cit.*, p. 212.)

<sup>20</sup> Winterson Jeanette, *Les oranges ne sont pas les seuls fruits*, Paris, Éditions de l’Olivier, 2012, p. 17. Trad. Kim Trân (“My mother and I walked on towards the hill that stood at the top of our street. We lived in a town stolen from the valleys, a huddled place full of chimneys and little shops and back-to back houses with no gardens. The hills surrounded us, and our own swept out into the Pennines, broken now and again with a farm or a relic from the war [...] The town was a fat blot and the streets spread back from it into the green, steadily upwards [...] When you climb to the top of the hill and look down you can see everything, just like Jesus on the pinnacle except it’s not very tempting. Over the right was the viaduct and behind the viaduct Ellison’s tenement, where we had the fair once a year.” Winterson Jeanette, *Oranges Are Not The Only Fruit*, New York, Atlantic Monthly Press, 1987, p. 6.)

<sup>21</sup> Winterson Jeanette, *Pourquoi être heureux quand on peut être normal ?* *op. cit.*, p. 28-29. (“That typical flat grey unlovely look of the northern industrial roofscape is no-nonsense efficient, like the industry the houses were built to support.” Winterson Jeanette, *Why Be Happy When You Could Be Normal?* *op. cit.*, p. 18.)

<sup>22</sup> Winterson Jeanette, *op. cit.*, p. 29. (“This is a landscape of few words, taciturn, reluctant. It is not an easy beauty. *Id.*)

<sup>23</sup> Brontë Emily, *Cahiers de poèmes*, traduit de l’anglais par Claire Malroux, Paris, José Corti, 1995, p. 29.

« Mais plus beaux que tous les champs de blé  
 Dans leur houle émeraude, écarlate et or  
 Sont les versants où le vent du nord fait rage  
 Et les ravins où jadis j’érais »  
 (“But lovelier than corn-fields all waving  
 In emerald and scarlet and gold  
 Are the slopes where the north-wind is raving  
 And the glens where I wandered of old”) *Op. cit.*, p. 28.

<sup>24</sup> Winterson Jeanette, *Pourquoi être heureux quand on peut être normal ?* *op. cit.*, p. 29. (“The Lancashire Pennines are the dreaming place. Low, thick-chested, massy, hard, the ridge of hills is always visible, like a rough watcher who loves something he can’t defend, but stays anyway, hunched over the ugliness human beings make.” Winterson Jeanette, *Why Be Happy When You Could Be Normal?* *op. cit.*, p. 18.)

<sup>25</sup> Winterson Jeanette, *Les oranges ne sont pas les seuls fruits*, *op. cit.*, p. 27. (“I wasn’t allowed in the Factory Bottoms on my own, and that night as the rain began, I was sure I knew why. If the demons lived anywhere it was here.” Winterson Jeanette, *Oranges Are Not The Only Fruit*, *op. cit.*, p. 14.)

<sup>26</sup> Winterson Jeanette, *op. cit.*, p. 15. (“I told my version – faithful and invented, accurate and misremembered, shuffled in time. I told myself as hero like any shipwreck story.” Winterson Jeanette, *op. cit.*, p. 6.)

<sup>27</sup> Reynier Christine, *Jeanette Winterson, Le miracle ordinaire*, Pessac, Presses universitaires de Bordeaux, 2004, p. 70.